
MÉDITATION VIII.

Du Serment politique

OU DE M. DE TALLEYRAND.

A propos de serments prêtés, repris ou violés, quelques gens non moins spirituels que Voltaire, comme nous en avons aujourd'hui dans toutes les branches d'industries, excepté peut-être à l'Académie, n'hésiteraient point certes à parodier son histoire de voleurs, en disant tout simplement : Il y avait une fois un abbé du nom de Talleyrand de Périgord. . . Le reste est connu de tout le monde.

Cela pourrait être piquant, mais ne serait ni bien juste ni bien instructif. Loin de moi sans doute la pensée de développer ici une théorie du serment. Assez souvent cette théorie a servi de texte à la polémique de la presse quotidienne. Les théories d'ailleurs apprennent peu de chose; l'idéologue s'en amuse comme d'un jouet façonné à son usage; l'homme pratique peut rarement en faire une application heureuse. L'esprit, en raisonnant d'une manière abstraite et métaphysique, ne donne aux faits ni corps ni consistance, les dénature, les subtilise; les réduit au rôle d'idées vagues et creuses, et ne rencontre partout qu'obscurité et confusion.

Pour donner du serment une notion exacte et précise, il suffit d'analyser en quelques lignes la vie et les *ouvrages* de M. de Talleyrand de Périgord.

M. de Talleyrand a eu beaucoup d'ennemis; il lui en reste même encore. Supérieur à presque tous ses

contemporains; je dis presque pour ne pas affliger ceux qui, comme lui, n'ont pas encore été éternisés par les soins de M. Gannal, il s'est distingué d'eux par la grâce et l'élégance de ses manières, la solidité de son jugement, la finesse de son esprit, et surtout par l'à-propos de sa conduite, qu'il nommait toujours sa raison d'état. Grand seigneur, il vivait avec des sans-culottes, voulant bien leur marcher sur le ventre pour se placer au premier rang, mais non leur ressembler. En daignant s'élever au-dessus d'eux, il croyait leur faire encore beaucoup d'honneur. Lui seul parlait français dans cette cour impériale, où le langage des courtisans n'était qu'un patois barbare que le maître n'eût pas compris s'il avait eu le temps de l'écouter. L'illustre diplomate souriait à l'argot des camps, et le comparait aux paroles d'un poème dont le canon était la musique. Le bruit de cet instrument de mort ne glaçait ni sa verve ni sa malignité. Admirateur du véritable héroïsme, il n'était point dupe des fanfaronnades d'un grand nombre de héros bavards, héros seulement par la manière dont ils parlaient d'eux; il avait des mots piquants au service de tous les ridicules. L'empereur lui-même n'était pas à l'abri de ses sarcâsmes. C'est un bien grand homme, se disait-il tout bas; mais il y a en lui du Tamerlan et de l'Attila. Nous pouvons bien parler ensemble, mais *causer*... impossible!

M. de Talleyrand, si différent de mœurs, d'habitudes et de langage de la société nouvelle qui l'entourait, n'a été ni bien compris ni impartialement jugé. Pour tous ses biographes ce n'est qu'un diplomate fin, adroit, rusé; un caméléon, un apostat, un renégat politique... que sais-je? Les qualifications les plus injurieuses ne lui ont pas été épargnées; aucun n'a voulu voir dans sa personne un représen-

tant de la cour de Louis XVI dont l'amour-propre de gentilhomme était de conserver les traditions monarchiques chez un peuple trop disposé à en perdre le souvenir. Il avait l'orgueil du sang, la fierté de ses premiers maîtres ; il était jaloux de maintenir, au moins autour de lui, l'antique renommée de la France dans ses royales splendeurs, dans sa haute intelligence des convenances sociales. Quoique ministre plénipotentiaire d'un soldat parvenu, quand il traitait pour son maître il semblait parler au nom de Louis XIV ; le sabre brutal de Napoléon devenait une noble épée ; son sceptre de fer paraissait léger ; sa couronne impériale d'un jour brillait comme celle de Charlemagne. M. de Talleyrand, s'il l'avait pu sans être accusé d'indiscrétion, aurait persuadé aux cours étrangères que son empereur était de race pour le moins aussi ancienne et aussi illustre que la sienne. Aussi se glorifiait-il d'être l'ami de tous les rois de l'Europe, et d'avoir su vaincre en faveur de son *protégé* (dans ses moments de bonne humeur il nommait ainsi Napoléon) les susceptibilités les plus aristocratiques. Ce parfum de bonne compagnie, cette souplesse d'esprit et de caractère dont il avait hérité de la cour déchue, a plus fait souvent dans ses négociations pour la France, que les cinq cent mille baïonnettes de l'empire. « L'armée, disait-il avec un faux semblant de bonhomie, a sans doute appuyé mes arguments ; mais si, comme Berthier ou Murat, j'avais porté une culotte de peau, j'aurais été battu au congrès ! »

On a presque toujours parlé de l'esprit de M. de Talleyrand, jamais de son bon sens : et cependant son bon sens était bien supérieur à son esprit. Sa vie entière le prouve... L'esprit n'orne que les paroles ; le bon sens préside aux actes... Notre héros

a rarement pensé ce qu'il a dit ; mais il a constamment pensé ce qu'il a fait ; et ce qu'il a fait l'emporte infiniment sur ce qu'il a dit ; car il a fait d'excellentes affaires , et jamais n'a bronché dans sa longue carrière de prospérité. Voilà ce que beaucoup de gens ne peuvent lui pardonner ; quelques-uns même s'étonnent qu'il soit mort dans son lit... Un pareil scélérat devait mourir ailleurs !...

L'immoralité dont on l'accuse est grande sans doute, considérée sous le point de vue monarchique et religieux ; mais qu'est-ce que trahir ses serments (c'est de cela surtout qu'on le blâme), à compter du jour où le génie des révolutions a détruit toutes les croyances, où chacun s'enorgueillit de payer d'ingratitude les bienfaits de son maître, où le pouvoir sort de la boue, où la boue règne et trouve des adorateurs?...

La violation du serment est née de la révolution française !

Le principe des constitutions nouvelles a rendu impossible cette fidélité chevaleresque de nos pères : dominé par ce principe, tout gouvernement renferme en soi un élément infaillible de destruction ; aucun, depuis cinquante ans, n'a pu résister à son influence délétère. Malgré toutes les conquêtes de la civilisation dont s'est fait escorter la souveraineté populaire, cette souveraineté sans sujets, variable comme le vent, pétrie de boutades et de caprices, ne semble présider aux destinées de la France que pour lui prouver combien sont vaines et passagères ses illusions de repos et de bonheur!...

Sans dieux , sans idoles durables, et, par conséquent, peu dignes d'être vénérés, l'esprit et le cœur sont sujets à de singulières transformations ; l'égoïsme politique s'en empare ; l'intérêt personnel

succède à l'amour du bien public ; ce qui eût été crime sous la monarchie devient, sous le régime de gouvernements transitoires, une mode, un usage, un état, un art. . .

J'interpelle ici tous les accusateurs de M. de Talleyrand. En est-il un bien grand nombre qui n'aient prêté quelque petit serment par duplicata ? A moins qu'ils n'aient vécu dans l'abstinence des emplois publics, j'en connais peu dont la faiblesse n'ait été jusqu'à lever la main deux ou trois fois devant l'autel de la patrie avec un encensoir et des cierges différents, et crier tour à tour d'une voix superbe : Vive la république ! vive l'empereur ! vive le roi ! . . . Il nous reste des exemples vivants de cette faiblesse, bien pardonnable, je vous le jure ; et la preuve, c'est que tous les gouvernements en ont eu besoin et leur ont pardonné ! . . .

M. de Talleyrand, très-haut placé, a été plus facilement le point de mire de tous les mécontents ; mieux qu'un autre, il a su mettre à profit les circonstances ; en fait de serments prêtés, repris et rendus, je ne connais point de fat plus spirituel ; il se donnait à un gouvernement comme on se donne à une maîtresse, qu'il est permis d'abandonner dès qu'elle devient infidèle, jalouse, vieillie ou infirme. Il a eu, je le sais, beaucoup de maîtresses de ce genre ; mais s'il a été volage, n'est-ce pas plutôt la faute des objets de son affection que celle de son inconstance ? . . .

M. de Talleyrand, avant d'être homme d'état, était prêtre, comme chacun sait ; mais, avec une grande prédisposition aux pratiques de la philosophie : il avait vu et touché Voltaire, lui avait parlé deux fois, privilège immense alors où l'on n'approchait pas facilement des puissances de la terre ; et, dans ces entretiens où l'auteur de *Candide*, penché

sur la tombe, laissait échapper ses dernières saillies, notre héros, comme un de ses héritiers les plus directs, et guettant une si riche dépouille au passage, recueillit sans doute en partie le souffle de cet esprit caustique et fin qui se détachait de son enveloppe mortelle.

Néanmoins, vaincu dans ses sympathies par suite d'une infirmité physique, il se vit contraint de commencer la carrière des serments dans le genre sacré. C'est à Dieu qu'il jura d'abord d'être fidèle, et ce serment eut du succès. Devenu évêque d'Autun, il pouvait aspirer au cardinalat, et un jour peut-être se couvrir de la tiare. Certes, avec sa volonté ferme et agissante, s'il n'eût été jacobin, il eût été pape. Le Vatican doit singulièrement en vouloir à la révolution française de lui avoir enlevé cette gloire.

Élevé dans la crainte de Dieu, il rompit toutefois avec le Tout-Puissant, qui alors ne le paraissait pas autant à ses yeux que Danton et Robespierre. Il vint dire gaillardement à la tribune : *Messieurs, délivrons-nous réciproquement des serments que nous avons prêtés!*... On appelait cela devenir évêque constitutionnel. Mais la cour de Rome goûta peu cette métamorphose, et des foudres atteignirent le prélat réfractaire, qui, loin d'en être terrifié, reçut comme un bienfait l'honneur d'une excommunication qui lui valait les applaudissements de la multitude, fière alors d'expié par une affectation d'athéisme sa crédulité et ses superstitions d'autrefois. Ce ne fut que dans les premières années du siècle suivant qu'il se réconcilia avec le Saint-Père, afin d'en obtenir la résiliation de son bail sacerdotal. Autorisé à rentrer dans la vie laïque, il ne changea rien à son genre de vie, continua de faire gras le

vendredi, de rendre des soins à madame Grandt, et surtout de s'enrichir en se dévouant aux affaires publiques!...

Nommé ministre des affaires étrangères sous le directoire, il prêta à ce gouvernement un serment assez solennel, mais dans lequel, il faut le dire, il n'eut pas la moindre confiance. D'un coup d'œil sûr et rapide, il toisait tout d'abord les hommes à qui s'associait sa fortune, et dans leurs traits lisait la durée de la leur. Les cinq directeurs ne sortirent pas victorieux de l'examen du pénétrant diplomate. Cette demi-décade de royauté républicaine sans dignité, sans foi, sans énergie, ne lui parut pas plus sympathique au peuple français que les décades tout entières du calendrier. M. de Talleyrand en riait comme d'une farce de carnaval, jouée au Luxembourg avec approbation et privilège de la nation, toujours prête à encourager la sottise et le ridicule chez ses tyrans, afin d'en hâter la chute!... Pauvres Gérontes, disait-il en leur lançant un de ces regards ironiques dont aucun ne comprenait la portée, il ne faudrait qu'un Mascarille pour vous renverser!...

Le génie de Bonaparte commençait à briller; génie audacieux, terrible, séduisant, car il allait forcer M. de Talleyrand à jouer pour lui le rôle de Mascarille. De concert avec Sieyès, le diplomate, en effet, devenu conspirateur... par amour sans doute pour le grand homme en espérance, prépara le coup de théâtre du 18 brumaire, où l'acteur principal manqua de mémoire, mais dont les arguments du sabre assurèrent le succès. Le consulat fut l'ère nouvelle d'une république assez dissemblable de ses aînées, pour laisser entrevoir, à travers ses institutions ennemies de la licence, le prochain rétablissement d'un pouvoir stable et fort. C'était une

transition de l'anarchie au despotisme, nuance fine et délicate, qui ne pouvait être saisie que par le caractère et le génie de Napoléon. M. de Talleyrand battit des mains au consulat ! nouveau serment ! C'était le cinquième ! ça ne le fatiguait pas ! Le directoire doit être content, disait-il en souriant, il n'a plus la peine de gouverner, et par conséquent de me craindre.

Après le consulat, l'empire. Autre serment, mais corrélatif du précédent. M. de Talleyrand jugea dès lors que l'apogée de sa gloire et de sa fortune allait atteindre son dernier période. Il ne regardait point Napoléon, à l'exemple du vulgaire, comme l'instrument de la Providence ; il le regardait comme le sien ; il voulait bien se rendre à Notre-Dame et mêler sa voix profane à celle de tout le clergé, célébrant dans de magnifiques *Te Deum* le sauveur de la religion et le vainqueur de l'anarchie ; mais s'il remerciait le ciel, c'était de lui avoir envoyé, non pas l'homme du destin, mais l'homme de *son* destin. La France ne demandait qu'à jouir d'un peu de tranquillité. Qu'elle soit heureuse ! murmurait-il entre ses dents ; ne le suis-je pas ?...

Napoléon, tout grand homme qu'il était, ne lui paraissait pas plus grand que lui. Si Napoléon faisait des rois, lui les trompait... et se jouait quelquefois même de l'illustre fabricant. Souverain dans un congrès, il s'élevait par la ruse et l'adresse comme l'autre par le sabre et la mitraille... Qu'il perde une bataille, se disait-il en se regardant avec complaisance, que deviendront sa force et sa grandeur !... Qu'il perde une bataille ! serais-je perdu, moi ?... Et alors il relevait la tête, et avait l'air de défier la gloire de l'empereur !...

Ce fut au milieu de ses prospérités qu'il se maria.

Le serment conjugal lui coûta beaucoup plus à faire que les autres, parce que celui-là ne pouvait pas se reprendre. Les charmes de madame Grandt, qu'il avait commencé à aimer révolutionnairement, n'avaient point cessé de lui être agréables sous le régime de l'arbitraire; mais il n'avait pas entièrement perdu le souvenir de ses anciennes chaînes épiscopales : il lui semblait toujours qu'il restait comme un peu d'évêque dans sa personne, et qu'avec une tête ornée jadis de la couronne de tonsuré, il ne laisserait pas d'être tant soit peu ridicule et sacrilège à l'autel de l'hyménée. Madame Grandt ne pensa pas de même. Elle ne vit en lui qu'un prince de Bénévent, qu'elle traduisait par *bien venu*... bien venu pour madame Grandt!..

Bientôt après la célébration de ce mariage, le maître conçut des projets gigantesques dont l'exécution parut difficile et aventureuse au ministre... ce que le ministre osa dire... ce que le maître ne voulut pas écouter... L'Espagne fut envahie! Dès lors M. de Talleyrand vit se former quelques nuages autour de l'étoile du grand capitaine, et s'estima fort heureux d'être dépossédé de ses faveurs, prévoyant bien qu'un jour cette circonstance l'aiderait à le débarrasser du fardeau de la reconnaissance et à l'élever encore!

Quand vinrent les désastres de 1812 et de 1813, il ne parut ni surpris ni troublé; il savait que l'esprit de conquête marche vite, et ne s'arrête que dans l'abîme où périt le conquérant. Quelqu'un lui dit un jour, en déplorant les malheurs de Napoléon : « Ne suivrez-vous pas sa mauvaise fortune?...—Je le voudrais bien, reprit-il avec une tristesse hypocrite; mais pour suivre le malheur, il faut marcher vite... et je suis boiteux!... »

Ces paroles étaient à peine prononcées, que le

prince de Bénévent décréta, au nom du sénat conservateur, la déchéance de Napoléon. L'empereur de fait, comme il l'appelait en ce moment où il lui retirait un serment de *fait*, devenait empereur honoraire : il avait perdu sa bataille, crime impardonna-ble aux yeux des gens dont la première vertu est d'être heureux. En portant le dernier coup à Bonaparte, il s'était assuré la meilleure part dans les faveurs de son gracieux et légitime souverain. Louis XVIII agréa son serment, et le reçut comme une ancienne connaissance. En effet, c'était le serment prêté à Louis XVI au milieu de l'assemblée constituante. M. de Talleyrand l'avait seulement rhabillé à la mode de 1814 sous le manteau de la Charte octroyée; celui-là seul partait du cœur, s'il faut l'en croire; les autres n'étaient politiquement que le calcul d'un art profond et, pour ainsi dire, une préparation lente mais certaine à l'accomplissement des grands événements de la restauration. Il se posait presque en martyr de son dévouement monarchique; s'il avait eu l'air de s'abandonner au torrent révolutionnaire, c'était pour mieux observer ses mouvements, les contenir, les détourner au profit de l'autel et du trône. Comme le marquis de Moncade, il s'était bien encanaillé!... Aussi avec quelle verve et quel aplomb il se moquait de tous les titres que lui avait conférés *l'usurpateur*!... titres auxquels pourtant il ne renonçait pas, mais qu'il prétendait ne regarder comme valables qu'après avoir reçu de son souverain légitime l'autorisation de les porter. Il passa bientôt dans le ci-devant empire pour le plus fidèle de tous les serviteurs du roi; il ne manquait pas un de ses petits levers, et ambitionnait surtout l'honneur de lui baiser la main; il appelait cela se débarbouiller de sa crasse impériale.

Le retour de l'île d'Elbe n'émut pas même M. de Talleyrand, alors traitant avec l'Europe en qualité de ministre plénipotentiaire de Louis XVIII. « Soyez tranquilles, dit-il à tous les représentants des cabinets étrangers, effrayés de ce grand événement, Napoléon n'existe plus!... il ne reste que l'homme de l'île d'Elbe... et celui-là n'a point d'étoile!... »

L'astucieux diplomate croyait fermement ce qu'il disait, car il n'abandonna point la cause de son roi, ce qui le fit cette fois déroger à ses habitudes; il ne prêta point un nouveau serment.

Son crédit ne se soutint pas à une égale hauteur pendant toute la durée de la restauration: il baissa sensiblement sous le règne de Charles X. Fort apprécié du roi philosophe, l'ancien évêque d'Autun n'avait point les sympathies du roi dévot, dont la piété n'avait pas affaibli la mémoire. Pour s'en consoler, il protesta de plus belle de son dévouement à la dynastie et reçut chez lui les mécontents. Il lui vint alors dans l'idée de façonner quelques hommes à son image, c'est-à-dire de former des hommes d'état après l'avoir été. Ses salons devinrent une école de diplomatie appliquée à la foi politique et à l'art de gouverner les peuples, et surtout de savoir se gouverner. On ignore si beaucoup de gens ont profité de ses leçons; mais à en juger par ceux qui se flattent d'être ses élèves, il est à présumer qu'il n'a pas dévoilé tous ses secrets.

Les ordonnances de juillet le surprirent dans ces douces occupations... « Un coup d'état! s'écria-t-il, et personne ne m'a consulté!... Pauvre Charles!... » Et malgré ses sympathies dynastiques, il ne suivit pas à Cherbourg son roi fugitif et malheureux... Il boitait toujours!...

Dès qu'il vit le duc d'Orléans franchir les premières

marches du trône, il se crut obligé de préparer son serment. « Je le connais, ce duc ! s'écria-t-il avec orgueil ; nous avons mangé ensemble à la grande table de la révolution ; il sera bien aise de me serrer royalement la main... puis-je lui refuser ce plaisir ? A tout prendre, c'est un Bourbon de la branche cadette, il est vrai, mais qui, à ce titre, se laisse passer pour Valois... Cette branche vaudra l'autre !... » Et en effet, M. de Talleyrand fut nommé par Louis-Philippe ambassadeur en Angleterre : ce fut la première preuve d'habileté que donna ce monarque. Il avait compris le danger de laisser inoccupé auprès de son trône naissant le génie remuant et jaloux d'un homme en qui revivaient la duplicité de Mazarin et l'énergie de Richelieu. Il jugea prudent de l'employer, mais de l'employer... loin de lui. M. de Talleyrand, au delà du détroit, toujours fort de cette vieille expérience de près d'un demi-siècle de troubles civils, fut encore l'aigle de la diplomatie, quoique simple représentant d'un coq !...

L'illustre prince a vécu ainsi plusieurs années, et s'est enfin endormi dans l'éternité, sans avoir été préalablement forcé de prêter un nouveau serment.

On dit qu'il s'est repenti et confessé à son heure dernière ; mais à cette heure, il n'avait plus chance de réussir dans ce monde, et il avait à faire son chemin dans l'autre. Soyez tranquille sur son compte : s'il existe là-haut quelque bonne sinécure, il aura su se l'approprier et se placer au premier rang des élus, dont il est peut-être aujourd'hui le président ordinaire et extraordinaire.

La vie comme la mort de M. de Talleyrand sera toujours un grave et utile sujet d'études pour qui-conque aime à lire dans les secrets du cœur humain. Chacun commentera diversement son scepticisme

ici-bas comme sa foi tardive au moment terrible où il quitta le théâtre de ses grandeurs mondaines. De son scepticisme ressortira le mépris des hommes bien plus que celui des choses; et de son agonie chrétienne, la crainte des châtimens futurs bien plus que l'accomplissement d'un devoir dicté par le cœur. M. de Talleyrand n'a été au fond ni dévot ni athée, ni spiritualiste ni matérialiste, ni royaliste ni républicain, mais toujours l'homme des circonstances. L'événement du jour était son dieu, dieu frivole, changeant et capricieux comme l'esprit des révolutions; il sacrifiait à ce dieu comme un autre sacrifice à un prince, à un parti, à un système; pour lui, ce dieu était un oracle qu'il fallait écouter aveuglément, sous peine de nuire aux hautes destinées de son pays et à la sienne.

Cependant, malgré les douze ou quinze sermens dont il est l'auteur, paroles et musique, M. de Talleyrand par son ton, ses manières, ses habitudes, et surtout l'ancienneté de sa maison, a toujours intérieurement appartenu au parti monarchique, et ne s'est jamais glorifié hautement que de cette alliance.

Je connais peu de gens dans une position élevée, je le répète, qui n'aient fait comme M. de Talleyrand, quoique peut-être un peu moins bien que lui... D'où je conclus que, pour satisfaire à la fois la morale et la conscience publique, il serait sage et utile, avec nos chances de variabilité gouvernementale, d'abolir le serment politique!...